



# LE MÉDIATEUR,

## JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE.

Hélas ! la vérité si souvent est cruelle ! — VOLTAIRE.

VOL. 1.]

NEW YORK, 9 JUILLET, 1814.

[No. 17.

### DE L'IDOLE DE PARIS, LE JOLI.(1)

J'entreprends de prouver que *le joli*, dans tous les genres, est la perfection du beau et même du sublime ; que l'avantage d'être aimable l'emporte sur tous les autres ; & que le peuple qui peut se dire la plus jolie nation, doit passer sans contredit pour le premier peuple de la terre. J'écris pour les hommes-femmes de Paris.

On a eu jusqu'ici une fausse opinion de ce qui méritoit l'hommage universel des hommes. La nature a besoin d'être corrigée et embellie par l'art. Si on la mutilé, c'est, comme on sait, pour la rendre plus gracieuse. L'agrément est le dernier trait que l'on puisse donner aux belles choses. Finit-on un édifice, un tableau, un instrument : on lui prête des ornemens qui seuls la font valoir. Il en est de même des mœurs, on ne commence à jouir que lorsqu'on commence à raffiner.

Lorsqu'une nation est encore barbare, elle peut facilement rencontrer le sublime. C'est ainsi que l'œil avide de l'Arabe découvre l'ombre d'un arbuste au milieu des déserts brûlans où il s'égare. On fait alors de grandes choses, mais c'est sans le savoir : on n'agit que par instinct. Qu'est-ce en effet que le sublime, sinon une exagération perpétuelle, un colosse que l'ignorance construit et admire ? Le génie, dans ses bonds impétueux, extravague en nous étonnant. Les peuples même les plus sauvages ont créé sans effort ce sublime tant admiré : la rudesse des passions suffit pour l'enfanter.

C'est une nature brute, qui n'a pas besoin de culture. Alors on peint

(1) Ce chapitre ironique a déjà été imprimé, mais c'est ici sa véritable place.

les tableaux communs du lever & du coucher du Soleil ; on s'extasie à la vue d'un ciel étoilé ; on se promène à pas lents sur le bord de la mer, & l'on admire ces flots mugissans qui battent majestueusement ses rives.

On idolâtre le fantôme de la liberté, & l'on a la sottise de combattre et de mourir pour elle. On rejette un riant esclave qui n'en mérite pas le nom, & qui doit vous créer une foule de plaisirs enchanteurs : état délicieux, où des chaînes d'or et de soie ne vous captivent que pour vous faire parcourir un cercle d'amusemens variés, où l'on vous ôte une force dangereuse, pour vous laisser une foiblesse fortunée. On refuse dans ces tems grossiers d'élever des rois sur sa tête, & l'on se prive stupidement de l'aspect d'une cour brillante, qui réunit, & les galanteries les plus ingénieuses, & les chef-d'œuvres heureux des arts & du goût. On vit sans peintres, sans statuaires, sans musiciens, sans coiffeurs, sans cuisiniers, sans confiseurs. Il règne dans les mœurs un courage gigantesque, une vertu sévère & *pédante* : tout est grand et ennuyeux. Les maisons sont vastes comme des cloîtres ; tous les divertissemens publics & particuliers portent avec eux l'empreinte d'un caractère mâle. Les femmes sont séquestrées de la société, & n'allument le feu de l'amour que dans le cœur de leurs époux. Elles ne se disputent point les hommes ; elles se bornent à donner des citoyens, à les élever, à gouverner un ménage. L'autorité parternelle, l'autorité maritale, noms si judicieusement devenus ridicules parmi nous, jouissent de tous leurs tristes droits. Les mariages sont féconds ; une manière de vivre uniforme & sérieuse est le caractère dominant de ce peuple, qui ne diffère guère des ours.

Mais dès qu'un rayon vient l'éclairer, dès qu'il sort de cette gravité imposante & taciturne, il commence d'abord à entrevoir *le beau* ; il taille, il façonne, il se crée des règles : le goût et la délicatesse viennent & enfantent le *joli*, mille fois plus séduisant. On ne voit plus sur les tables le dos énorme d'un bœuf, d'un sanglier ou d'un cerf. On ne voit plus de héros grossiers dévorer des moutons, des princesses filer ou faire la lessive. On s'honore d'une noble oisiveté ; & des mets délicats, remplis de sucs quintessenciés, se succèdent pour réveiller un appétit sans cesse éteint & renouvelé.

Les guerriers (si toutefois ils mangent) effleurent l'aile d'un faisan ou celle d'une perdrix ; quelques uns d'entr'eux ne vivent même que de chocolat ou de sucreries. On ne vide plus des outres ; on goûte des liqueurs fines, poison délectable et chéri. Les hommes au poignet de fer, à l'estomac d'autruche, aux muscles nerveux, ne se montrent qu'à la foire.

C'est l'heureux siècle où l'on répand plus d'aisance dans le commerce

de la vie, où l'on brillaient tous les objets, où l'on imagine chaque jour de nouveaux divertissemens pour chasser l'immortel ennui.

On voit naître enfin *la bonne compagnie*, terme parfait de la succession graduelle des choses ; & la coëffure devient l'affaire importante & capitale.

L'amour n'est plus aussi cette flamme consumante qui faisait pleurer les Achilles, qui pousoient les Paladins à travers les monts & les forêts, c'est une affaire de vanité : & telle femme s'imagine l'emporter en mérite sur les autres femmes à proportion de ses amans. Elles ont le cœur assez bon pour se croire obligées de faire beaucoup d'heureux. Tout change ; mais c'est pour le mieux. Fils ! vous ne dépendrez plus servilement d'un père qui pensoit bonnement que la nature lui avoit donné quelque empire sur vous. Femmes ! vous vous moquerez de votre époux ; plus de liens gênans ; chaque individu est libre, & n'est soumis qu'au joug politique. . . .

O comme tout devient facile & naturel ! Ce qui enflammoit l'imagination de nos âmes mélancoliques, est à peine un sujet de plaisanterie. Ces idées sublimes, qui avoient égaré des têtes ardentes, qui leur avoient inspiré ce fanatisme opiniâtre qui tient à de fortes pensées, & qui fait peut être les grands-hommes, ne paraissent plus que sur un stérile papier, où elles sont jugées, non sur leur degré d'élévation & de force, mais sur l'expression qui les habille et les décore. M. de la Harpe vous dira que Milton, Dante, Shakespear, &c. sont des écrivains *monstrueux*. Il est vrai que M. l'académicien est éloigné de cette *monstruosité*.

Ce *beau même* qui, comme une statue inanimée & polie, n'avoit parlé qu'à l'ame, ne semble plus qu'une image intellectuelle, faite pour les rêveries des philosophes. Mais *le joli* est venu à son tour ; *le joli* a touché tous les sens ; *le joli* est toujours charmant, jusque dans ses caprices. Il prête en effet des attraits à la volupté ; il est l'orateur des cercles ; il attache la curiosité ; il orne les talens de tous leurs avantages : toujours léger & différent de lui-même, il voit dans toutes ses attitudes, le goût présider à sa structure délicate.

Il falloit toute l'étendue de nos lumières pour donner une forme à cet enchanteur, qui revêt des couleurs les plus riantes les objets de la nature, qu'il imite, ou plutôt qu'il surpasse.

Qu'est-ce que la beauté ? Un rapport, une juste proportion, une harmonie très souvent froide & dénuée de graces. *Le joli* n'a pas besoin d'être examiné ; il inspire l'ivresse dès qu'il est aperçu : un soupir involontaire rend hommage à sa perfection. Voyez ces petits chefs-d'œuvres gracieux, ces miniatures exquises, ces merveilles fragiles ; elles en sont plus précieuses, l'œil s'y fixe avec complaisance, l'œil admire, et

l'imagination, toute active qu'elle est, se trouve satisfaite, & ne conçoit rien au-delà.

Transportons en idée dans nos villes un de ces hommes qui peuploient jadis les forêts de la Germanie, et qui reparoissent encore sur notre noble globe sous les noms de *Tartares, de Hongrois, &c.* Vous appercevrez une haute stature, une large & forte poitrine, un menton qui nourrit une barbe rude & épaisse, des bras charnus, une jambe fortement tendue, qui à chaque pas fait jouer un faisceau de muscles élastiques & souples. Cet homme est aussi agile que robuste. Il supporte la faim, la soif ; il couche sur la terre, il brave l'ennemi, les saisons et la mort. Plaçons à ses côtés cet élégant que les graces ont semblé caresser en le formant ; il exhale au loin une odeur d'ambre ; son sourire est doux, & ses yeux sont vifs. A peine son menton porte l'empreinte de la virilité ; sa jambe est fine & légère, ses mains semblent créées, non pour les travaux de Mars, mais pour piller les trésors de l'Amour. La saillie étincelle en sortant de sa bouche de roses ; il voltige comme l'Abeille, et ne paroît formé que pour reposer comme elle dans le calice des fleurs ; il gronde le zéphir, pour peu qu'il dérange l'édifice de sa chevelure. Impatient, à peine s'arrête-t-il sur une idée ; son imagination est aussi prompte, aussi changeante, que son être est semillant.

Eh bien ! prononcez, gentils Français, le quel des deux mérite la préférence ? Avouez que le premier vous fera peur, autant que l'autre vous causera de plaisir à voir ou à entendre.

Passons aux arts. On s'est donné, je crois, le mot pour admirer ces productions dramatiques, où les personnages sont agités de mouvemens convulsifs, où les passions sont peintes sous leurs vraies couleurs : cela peut être fort bon pour tempérer l'ennui majestueux qui régne dans nos grandes salles de spectacles. Mais, lorsqu'à table on veut appeler la gaieté, encore plus nécessaire au bien-être que les vins les plus délicieux, récitera-t-on alors, comme faisoient les anciens, les morceaux tragiques de cet épouvantable Shakespear, ou de ce triste Sophocle ! O que le temps est bien mieux employé ! Le rimeur plaisant, le chansonnier aimable l'emportent même sur les maîtres du Parnasse. Un couplet de chanson, un vaudeville, un madrigal, un petit conte, tiennent tous les esprits attentifs ; bons ou mauvais ; on rit toujours, parceque *le joli* est le père de la joie, & qu'il mérite la couronne, lorsque l'homme, rendu à lui-même, & dépouillé de sa robe, ose avouer ses goûts, ses caprices, & paroître ce qu'il est.

Légers Anacréons de nos jours, qui valez ou qui croyez valoir le vieux chantre de Bathylle, accourez, aimable frivolistes, & faites die-

paraître le sublime Homère, le divin Platon & tous ceux qui leur ressemblent !

Oui, *le Joli* est le dieu aimable, unique, qui met en mouvement les facultés intérieures & leur donne un ressort, une vivacité qu'elles ne reçoivent pas toujours de la vue des plus beaux objets. Le grand, le sublime, ne sont point rares ; ils abondent dans la nature ; nos yeux en sont fatigués. Le sublime est au sein de cette immense forêt, dans ce désert sans bornes, dans les augustes ténèbres de ce temple solitaire. Il se déploie sous la voûte radieuse du firmament ; il vole sur les ailes des tempêtes ; il s'élève avec ce volcan dont la flamme rouge & sombre embrase la nue ; il accompagne la majesté de ces vastes débordemens, il règne sur cet océan qui joint les deux mondes ; il descend dans ces cavernes profondes où la terre montre ses entrailles ouvertes et déchirées. Mais *le joli, le joli*, qu'il est rare ! Il se cache avec un soin égal à sa gentillesse ; il faut le découvrir ; c'est-à-dire, savoir le reconnaître. Où se trouvent les yeux fins et exercés, qui sont dans la confidence de ses graces ? C'est une fleur passagère, qu'un rayon va brûler, qu'un souffle va détruire ; c'est à la main de l'homme à la cueillir, sans flétrir son doux velouté ; c'est à elle seule qu'il appartient de composer le bouquet fait pour le sein de la beauté.

C'est peu : l'homme unit son industrie à l'ouvrage de la nature, & soudain le goût de l'un surpasse l'orgueilleuse création de l'autre. C'est alors qu'on voit naître ces parterres dessinés, ces bocages soumis à l'ingénieux ciseau, ces élégantes broderies, ces petits plats, ces estampes, ces ariettes & ces vers étincelans qui moussent comme les perles liquides du Champagne.

Heureuse nation, qui avez de jolis appartemens, de jolis meubles, de jolis bijoux, de jolies femmes, de jolies productions littéraires, qui prisez avec fureur ces charmantes bagatelles, puissiez-vous prospérer longtems dans vos jolies idées, perfectionner encore ce joli perçillage qui vous concilie l'amour de l'Europe, & toujours merveilleusement coiffé, ne jamais vous réveiller du joli rêve qui berce mollement votre légère existence.

---

## NOUVELLES DE FRANCE.

Voici une pièce déjà fort ancienne par rapport à sa date, mais fort nouvelle pour nous. On ne la connoît pas encore en France, quoiqu'elle ait été publiée dans toutes les gazettes de l'Europe, il y a déjà plus d'un

an. Néanmoins, c'est un monument historique si important et si précieux, qu'on le lira sans doute ici avec le plus grand intérêt. On y verra que S. M. l'Empereur Alexandre avoit depuis longtemps manifesté le grand et sublime dessein qu'il avoit conçu pour le repos du monde, et qu'il vient d'exécuter si glorieusement avec ses alliés. Nous donnerons successivement d'autres pièces de ce genre. (*Journal des Débats.*)

## DECLARATION DE L'EMPEREUR DE RUSSIE.

*Varsovie, le 22 Février 1813.*

“ Au moment où les temples de notre vaste Empire retentissent d'actions de grâces, au moment où nos braves soldats, profitant des succès qu'ils ne doivent qu'à leur courage, s'élancent à la poursuite du féroce brigand, qui naguère comptoit partager les champs des valeureux *Sclavons*, nous avons jugé convenable d'instruire l'Europe de nos projets.

“ La divine Providence, en servant la plus juste des causes, a sonné le tocsin libérateur, qui appelle toutes les nations à la défense de l'honneur et de la Patrie ; c'est aux peuples, comme aux rois, que nous rappelons leurs devoirs et leurs intérêts.

“ Depuis longtemps nous nous étions aperçu que l'assujétissement du continent étoit le but où tendoient les intrigues et les forfaits du chef de la nation française. Nous reposant sur la bravoure de nos soldats, nous étions sans inquiétude sur l'intégrité de notre Empire ; renfermant en nous-mêmes notre indignation, nous voyions avec douleur, mais sans crainte pour nous, l'asservissement de tous les peuples, qui ne répondoient que par des larmes à la tyrannie sous laquelle ils gémissaient.

“ La guerre de 1806. où nous fûmes abandonnés par nos alliés, nous interdisoit toute espèce de rapport avec les puissances qui livroient leurs malheureux sujets à l'insatiable ambition d'un homme que le Tout Puissant a sans doute déchaîné pour châtier et monarques et vassaux.

“ Uniquement occupé du bien-être de nos fidèles peuples, nous ne voulions point troubler leur tranquillité pour des causes qui leur étoient étrangères. Notre apparente inactivité a trompé notre ennemi : il a cru nous dicter des lois ; il a rassemblé des troupes innombrables, et les a dirigées sur nos frontières : le Russe a volé aux armes, tout homme a voulu être soldat pour défendre sa religion et ses foyers. Nous avons arrêté cet élan généreux sans l'anéantir ; des succès inouis en ont été le résultat. Malgré l'immense supériorité numérique de l'ennemi, nos braves, par des manœuvres habiles, l'ont attiré au centre de l'Empire, qu'il voulait détruire ; sa marche a été signalée par des actes de la plus

féroce atrocité ; c'est en brûlant nos villes qu'il s'est vengé de ce que nous avons livré aux flammes nos magasins, qui pouvoient lui être de quelqu'utilité. Nos troupes se sont réunies, et ont montré, aux yeux de l'univers étonné, qu'il existoit encore des soldats de la *Trébia* et de l'*Eylau*.

“ Profitant de nos victoires, nous tendons une main secourable aux peuples opprimés ; le moment est venu : jamais occasion ne se montra plus belle à la malheureuse Allemagne. Il étonne par son effroi les nations accoutumées à n'être étonnées que de son orgueil et de sa barbarie.

“ C'est avec la franchise qui convient à la force que nous parlons aujourd'hui ; la Russie et son intrépide alliée l'Angleterre, qui depuis vingt ans ébranle le colosse qui menaçoit d'écraser l'univers, ne pensent point à s'agrandir ; ce sont nos bienfaits, et non les limites de notre Empire, que nous voulons étendre jusqu'aux nations les plus reculées. Le sort de la *Guadiana* et du *Vésuve* a été fixé sur les bords du *Borysthène* ; c'est de là que l'Espagne recouvrera la liberté qu'elle défend avec héroïsme, dans un siècle de foiblesse et de lâcheté.

“ Nous adressons aux peuples, par ce manifeste, ce que nous avons chargé nos envoyés de dire aux Rois . . .

“ Il faut que la *Germanie* rappelle son courage, et bientôt le tyran n'existera plus. *Autrichiens* ! qu'espérez-vous de l'alliance du chef des Français ? Vous payez de vos plus belles provinces la perspective d'aller quelque jour perdre la vie sous le fer des Espagnols, pour la défense d'une cause injuste et sacrilège. Votre commerce est détruit, votre honneur humilié ; vos drapeaux, jadis décorés de la victoire, s'abaissent devant l'aigle française : voilà les trophées de cette alliance.

“ Rappellerons-nous à la Prusse les horribles infortunes qui l'ont assablée ? Ce souvenir pourroit accroître sa fureur, et non son courage ; déjà de toute part les villes et les campagnes de la monarchie de *Frédéric* semblent se ranimer du génie de ce grand-homme, et promettre des succès dignes de leur dévouement.

“ *Saxons, Hollandais, Belges et Bavaurois*, nous vous adressons les mêmes paroles ; réfléchissez, et bientôt vos phalanges vont s'accroître de tous ceux qui, au milieu de la corruption qui les environne, ont conservé quelque ombre d'honneur et de vertu.

“ La crainte peut encore enchaîner vos souverains ; qu'une funeste obéissance ne vous retienne pas ; aussi malheureux que vous, ils abhorrent la puissance qu'ils redoutent ; ils applaudiront en secret aux généreux efforts qui doivent couronner votre honneur et votre liberté.

“ Nos troupes victorieuses vont poursuivre leur marche jusque sur les

frontières de l'ennemi ; là, si vous vous montrez dignes de marcher à côté des héros de la Russie, si les malheurs de votre patrie vous touchent ; si le Nord imite le sublime exemple qu'offrent les *fiers Castillans*, le deuil du monde est fini, et nos valeureux bataillons entreront dans cet Empire dont une seule victoire a écrasé la puissance et l'orgueil.

“ Si, après tout cela, cette nation égarée puisoit dans des événements si extraordinaires quelques sentimens généreux, et jetoit les yeux baignés de larmes sur le bonheur dont elle jouissoit sous ses Rois, alors nous lui tendrions une main secourable ; et cette Europe, sur le point de devenir la proie d'un monstre, recouvreroit à la fois son indépendance et sa tranquillité.

“ Puisse enfin de ce colosse sanglant, qui menaçoit le continent de sa criminelle éternité, ne rester qu'un long souvenir d'horreur et de pitié ! ”

ALEXANDRE.

#### SOUSCRIPTION.

*Pour le rétablissement de la statue équestre d'Henri IV.*

Au moment où la France voit rentrer dans son sein les nobles descendants de la maison de Bourbon, le peuple entier rendu à la liberté d'exprimer son ancien attachement à ses Rois, nomme et bénit tout-à-tour saint Louis, Louis XII, Henri IV, Louis XIV et Louis XVI.

Les images de nos Rois étoient autrefois le plus bel ornement de la capitale. Aux jours de la fureur révolutionnaire, la statue de Henri IV. étoit encore environnée des témoignages de l'amour et de la vénération du peuple. Depuis, nous avons vu renverser ce monument cher et sacré pour la nation.

Louis XVIII. rentrant dans sa bonne ville de Paris, jettera sans doute un regard de douleur sur le lieu où il a vu l'image de son aïeul recevoir le dernier cri d'amour des Français. Ce sera pour le cœur de notre roi une douce consolation d'apprendre que les habitans de Paris, voulant faire oublier que ce monument a pu disparaître un seul jour de leur ville, se proposent de relever la statue de Henri IV. sur le même terrain, et d'après les mêmes dessins. Des artistes distingués offrent leur zèle et leurs talens ; M. Bertrand, notaire, recevra tous les dons qui seront offerts.

Les principaux souscripteurs seront incessamment réunis pour nommer un comité chargé d'approuver le choix des artistes, et de régler et arrêter les plans et devis pour toutes les dépenses nécessaires à la restauration du monument.

*N. B.* La première légion de la garde nationale parisienne, après avoir passé hier la revue de *Monsieur*, avoit déjà voté unanimement pour l'ouverture de cette souscription vraiment nationale.

—:0:—

### SUR LA SOLENNITE DE PAQUES.

Vers adressés à S. A. R. MONSIEUR, frère du Roi, le 12 Avril  
1814, jour de son entrée à Paris.

Alors que nous voyions le démon de la guerre  
En blasphémant le ciel ensanglanter la terre,  
Pour consacrer les fruits de son ambition.  
"Chantez, nous disoit-il, vos hymnes de Sion"  
Et du temple indigné quand les voûtes antiques  
De l'orgue frémissant murmuroient les cantiques,  
Au nom de l'empereur, saisis d'un juste effroi,  
Nous disions en pleurant : Mon Dieu ! rends-nous le **Roi** !  
Il arrive Chrétiens ! dans nos pieuses fêtes  
Chantons l'hymne d'amour du Prince, des Prophètes.  
Toi seul as tout conduit, Seigneur ! ta seule main  
De nos libérateurs sut tracer le chemin,  
Et pour que tout chrétien vraiment digne de l'être  
A ces coups éclatans puisse la reconnoître ;  
Le jour même où ton fils descendu chez les morts  
De la miséricorde ouvre tous les trésors.  
De Baal, dans nos murs, l'effigie abhorrée  
Tombe, et des lis pompeux la tige est arborée ;  
Le jour où des enfers les cieux sont triomphans,  
Tu rends au peuple un père, à Louis ses enfans.  
Mais quel arc lumineux vient dorer nos montagnes !  
Chante. Jérusalem ! sur tes belles campagnes  
Le sang du Roi martyr a cessé de pleuvoir.  
Du démon de l'orgueil écrasant le pouvoir  
Dieu l'a précipité dans une nuit profonde,  
Et l'agneau du Seigneur donne la paix au monde.

Par M. Legrand, *censeur au lycée Bourbon.*

*Nota.* C'est le Vendredi-Saint que la statue de Buonaparte a été renversée de la colonne de la place Vendôme ; et c'est le jour de Pâques que le *Te Deum*, qui réconcilie le peuple avec son Roi, a été chanté sur la place de douloureuse mémoire.

## ATHENEE DE PARIS.

*Séance du jeudi 7 avril.*

L'histoire des poètes français, dont M. Aimé Martin s'occupe depuis quelque temps avec un très grand succès, lui a paru d'un intérêt relatif trop peu important pour qu'il se crût permis d'en entretenir son auditoire dans les circonstances actuelles. Notre histoire politique a pris un tel aspect, qu'on n'est plus libre de penser aux curiosités bibliographiques et littéraires qui remplissent les loisirs d'une vie studieusement désœuvrée. En peu de jours, l'équilibre des nations s'est rétabli ; la civilisation, qui avoit rétrogradé d'une manière incroyable sur elle-même, s'est relevée à sa juste hauteur ; des trônes injustes se sont écroulés ; des trônes légitimes sont sortis de leurs ruines, et le monde a changé de face. Il ne peut pas être question maintenant de dépouiller des manuscrits poudreux, et peut-être plus justement oubliés qu'on ne croit pour disputer à la moisissure et aux vers trois ou quatre hémistiches moins ridicules que le reste. Voici de grands sujets pour de grands poètes. Nous sommes bien plus loin du quatorzième siècle par le progrès moral des nations, que par l'amélioration de leur esprit. Arrêtons-nous donc un moment à ces hautes pensées qui sollicitent toute l'attention et tout le respect de la terre. C'est ce qu'a fait M. Aimé Martin qui sait exprimer de belles idées en beaux vers, et qu'une longue habitude de sentimens nobles a rendu digne de peindre les plus sublimes vertus sans trop présumer de lui-même.

Je n'ai pas suivi M. Aimé Martin depuis sa huitième séance, qui étoit consacrée à l'examen des avantages qu'on peut tirer de la lecture des poètes du 12<sup>e</sup> et du 13<sup>e</sup> siècle, pour la connoissance des mœurs et des usages, pour l'étude des sciences, pour le choix des idées poétiques et le renouvellement des expressions heureuses. La neuvième a été remplie par une dissertation fort curieuse sur la littérature du Nord, dans laquelle M. Aimé Martin a soutenu l'opinion très vraisemblable et peut-être trop vraisemblable pour qu'elle méritât l'honneur d'une si longue discussion, que les Skaldes n'avoient exercé aucune influence sur la littérature des troubadours. Il est incontestable, en effet, que les troubadours ne leur ressemblent en rien, ou seulement par les points qui sont communs aux poètes de toutes les nations, et on ne sait quel rapprochement avoit pu donner lieu à ce paradoxe. Dans la dixième séance, M. Aimé Martin a tracé le tableau gé-

néral de toutes les littératures d'Europe aux douzième et treizième siècles ; cette revue intéressante et nouvelle a été particulièrement remarquable par des essais de traduction d'un poème allemand dont nous ne connoissons pas même le titre. Enfin le professeur a donné dès le commencement de la onzième, une idée assez exacte du progrès des lettres au quatorzième et au quizième siècle. Ce sujet amenoit l'analyse du roman *du Pèlerinage* de Guilleville, des poésies de Gaston Phœbus, des écrits de Froissard et d'Alain Chartier, et spécialement du recueil apocryphe de Clotilde de Surville dont les vers sont beaucoup moins authentiques et beaucoup plus connus. Il n'étoit pas difficile de prouver que cet ouvrage, aussi évidemment supposé que les poèmes de Rowley et d'Ossian, sortoit d'une plume très moderne, et j'avois hasardé il y a quelques années sur cette petite polémique un certain nombre de considérations dont M. Aimé Martin a bien voulu faire usage. Je ne pense pas que cette question puisse souffrir encore quelque doute.

Dans ces différentes leçons, M. Aimé Martin a trouvé moyen de déguiser l'aridité de la matière en mettant souvent ses vers à la place de ceux des vieux auteurs qu'il étoit obligé de citer, et le public y gagné toujours. On n'a donc pas été désagréablement trompé quand il a commencé la lecture d'une épître à M. de Saint-Victor, sur les sujets que le règne de Bonaparte offre à la poésie. Cet écrit, composé en 1811, et dédié à une des dernières et des plus estimables victimes de la tyrannie, joint le mérite de l'expression à celui des bons sentimens. On pourroit y désirer un peu plus de verve, une indignation plus soutenue et plus nerveuse ; mais le style en est généralement pur, noble, élégant. On en jugera par quelques passages que l'auteur me permet de rapporter. Les vers suivans ont de la grâce et de la force ; M. Aimé Martin y fait allusion à un poème charmant de M. de Saint-Victor :

Faudra-t-il comme toi, pour consoler la France,  
Chanter en vers divins la divine Espérance,  
Par son riant aspect charmer notre douleur,  
Et la donner enfin pour compagne au malheur ?  
Elle vient ! je la vois de gloire environnée  
Descendre en souriant sur la terre étonnée.  
Fleurs, embaumez les airs des parfums les plus doux.  
Chantez, joyeux oiseaux ; forêts, inclinez-vous.

Que la terre soudain se couvre de feuillages,  
 L'Espérance a paru sur nos tristes rivages,  
 Et déjà les mortels renaissans au plaisir  
 Ont vu se dévoiler un heureux avenir,  
 Ils viendront ces beaux jours de paix et d'innocence,  
 Jours mille fois heureux promis par l'espérance,  
 Et peut-être à son tour la timide Vertu  
 Verra le Crime affreux à ses pieds abattu.

Les applaudissemens universels qui avoient souvent interrompu le poète, ont particulièrement éclaté à cet épilogue, dans lequel il y auroit bien quelque chose à critiquer comme dans tout le reste, s'il ne se déroboit à la critique par son sujet, et si je pouvois me croire aujourd'hui le droit d'être plus sévère que le public.

Ainsi quand le tyran s'accroissoit par la guerre,  
 Quand de sa gloire affreuse il fatiguoit la terre,  
 Dans le sein d'un ami j'épanchois mes douleurs ;  
 Nous parlions de Louis, et nous versions des pleurs.  
 O France ! heureuse France ! ô ma belle patrie,  
 Relève de tes lis la tige encor flétrie !  
 Des rois se sont armés pour t'apporter la paix ;  
 Louis est avec eux, c'est un de leurs bienfaits.  
 Mais quel cri de bonheur vient de se faire entendre ?  
 La joie a répété le grand nom d'Alexandre ;  
 Alexandre ! A ce nom tous nos cœurs sont émus !  
 Il fait croire à l'honneur ! il fait croire aux vertus !  
 C'est un héros vainqueur, c'est un roi, c'est un père,  
 Bienfaiteur des Français, et vengeur de la terre !  
 Guillaume à ses côtés, sensible à nos douleurs,  
 D'un peuple tout entier vient essuyer les pleurs.  
 Leurs vertus doivent faire oublier tous nos crimes.  
 Pardonnons aux bourreaux, et pleurons les victimes, etc.

Je le répète avec plaisir : M. Aimé Martin est un de ces hommes qui peuvent exprimer des opinions vertueuses et libérales, sans expier de honteux hommages par des palinodies plus honteuses encore. Il n'étoit point du nombre de ces rimeurs.

Sans talens et sans gloire,  
 Qui vantoient des forfaits inconnus à l'histoire,  
 Et dans l'abaissement d'un transport insensé,  
 Rendoient grâce au tyran du sang qu'il a versé.

Jamais sa muse n'a flatté le despotisme, et je suis témoin qu'elle n'a pas attendu le jour de la victoire pour déployer du courage. Il n'y a

rien de plus pitoyable que de voir cette foule de téméraires adroits qui viennent recueillir les applaudissemens des dupes sur le théâtre des grands événemens politiques, un instant après que la pièce est jouée, et qui s'empressent de faire parade de leur prudente audace dès qu'il n'y a plus de dangers à craindre, ni pour la patrie ni pour eux. Je me représente une bande de fuyards, ralliés à la suite d'un grand combat pour dépouiller les cadavres et prendre possession du champ de bataille. C'est dans l'ordre, et je ne prétends pas changer le train des choses, qui ne changera point tant que la nature de l'homme sera la même : mais il n'y a pas de danger à signaler de temps en temps le ridicule et la bassesse ; et quand Thersite se cache sous l'armure d'Achille, il faut lui attacher un écriteau. En attendant qu'une infamie nouvelle se fasse connoître, imitons l'exemple des Spartiates. Ils ne permettoient pas même une vérité utile à l'homme qui n'avoit pas la bouche pure. Pour exercer l'espèce de magistrature de l'orateur et du poète, il faut autre chose que l'art d'arranger des phrases et de rimer des hexamètres.

CH. NODIER.

## THEATRE FRANCAIS.

### *La Partie de Chasse d'Henry IV. Heureusement.*

*Heureusement* ne figuroit là qu'à cause de son titre qui est l'exclamation à la mode depuis quelques jours. C'est d'ailleurs une comédie de mauvaises mœurs, de mauvais ton, de mauvais esprit, dont l'inconvenance n'est rachetée par rien, et qui ne doit pas se conserver au répertoire. La manière dont elle est montée prouve, au reste, qu'on commence à y attacher fort peu d'importance.

*La Partie de Chasse d'Henry IV.* est au contraire une jolie comédie qui n'a presque pas besoin du prestige d'un nom chéri pour se soutenir au théâtre. C'est le seul ouvrage dramatique où l'on ait fait parler à Henry IV. son véritable langage ; il est même tissu avec assez d'art d'une foule de mots touchans dont le peuple a conservé la mémoire, et qu'il n'entend jamais sans ivresse. Henri IV. avoit un caractère très grand, mais très simple, et une espèce de familiarité noble qui se concilie mal avec l'allure un peu guindée de la tragédie. Nous sommes accoutumés à nous le représenter avec sa franche gaieté, son abandon aimable, cette fleur de courtoisie qui en faisoit le modèle des chevaliers, et c'est comme cela que nous voulons le voir. La majesté du ton épique dénature la liberté originale de ses expressions qui valent toujours mieux que les plus beaux vers. Dans la tragédie de M. Legouvé, Henry IV. est un héros de convention, un personnage presque inventé ; Henry IV. chez Michaut est celui de l'histoire ; ce n'est pas là qu'il est

permis d'introduire l'idéal ; le portrait du meilleur des rois n'est jamais trop ressemblant.

Ceux des spectateurs qui se souvenoient d'avoir vu Brizart dans le rôle d'Henri IV, et Préville dans celui de Michaut, pouvoient se croire le droit d'être difficiles ; mais je ne sais même si Fleury leur a laissé désirer un peu plus de dignité, une tenue un peu plus ferme, une manière de dire un peu plus mordante ; les cœurs étoient trop occupés pour que l'esprit eut le temps d'être sévère ; cette représentation n'étoit point une représentation ordinaire ; c'étoit une fête nationale et la seule de ce genre qu'ait eue la France depuis longtemps. Il s'agissoit de nos rois, des bienfaiteurs, des pères de la patrie, de cette famille auguste que nous avons tant de raisons de chérir, et qui nous est rendue après tant de vœux et de malheurs. Qu'on se fasse une idée de la joie qu'éprouvent des orphelins en retrouvant sur la terre natale leurs parens adorés dont ils ont été séparés vingt-cinq ans par une tempête ; c'est le sentiment de Paris, du Royaume entier. Et quand l'âme de tous les Français nage dans une extase si parfaite, quand elle suffit à peine à toute la reconnaissance que lui inspirent ses libérateurs, à toute la tendresse que lui demandent ses princes, la critique seule conservera-t-elle le privilège de soumettre à son froid examen des mouvemens qui ne peuvent être jugés que par le cœur ? Malheur à qui pouvoit s'occuper dans un pareil spectacle d'autre chose que du bonheur public ! et quand on est si heureux, qu'il est facile d'être indulgent !

\* D'ailleurs, parmi les nombreux couplets qu'a suggérés la circonstance, il y en avoit beaucoup qui ne lui devoient pas tout leur mérite, et les plus foibles de tous n'étoient pas à dédaigner. Ils présentoient au moins quelques traits qui convenoient à tout le monde, que tout le monde répétoit avec enthousiasme, avec ravissement, et l'on n'en peut pas dire autant de toutes les beautés poétiques. Il y a toujours en littérature des esprits mal faits ou contrairians qui se refusent aux impressions les plus universelles, qui affectent de méconnoître les perfections les plus évidentes, les plus achevées ; mais *vive Alexandre, vive Frédéric-Guillaume, vive le Roi, vive Louis XVIII, vivent les Bourbons !* ce sont des pensées sûres d'un succès unanime et qui passent sans contestation.

*Le Retour des Lis* est une jolie romance de M. de Valori, dont la famille a bien servi le prince, et qui a le droit de le chanter. *La Renaissance des Lis*, air de M. Talilé, très bien chanté par M. Moreau, n'a pas fait un plaisir moins général. On a particulièrement redemandé la strophe relative à la conscription, à cette loi meurtrière qu'on a éloquentement appelée une conspiration contre la race humaine, qui a déjà dévoré sous nos yeux l'élite de la génération présente, et qui menaçoit par une anticipation cruelle toute celle qui vient de naître. Une femme seule, au milieu de la joie publique, versoit près de moi des larmes

amères, et cependant les Lis qui paroient sa coiffure sembloient indiquer qu'elle étoit venue dans l'intention de partager l'allégresse générale, mais cette femme avoit sans doute été mère d'un soldat, et un enfant bien jeune qui lui reste regardoit ses pleurs sans les comprendre.

Je n'insisterai pas plus long-temps sur le spectacle de ce jour. Tout enchanteur, tout mémorable qu'il est, je le trouve trop loin de celui qui m'avoit frappé le matin. Ce n'étoit plus au Théâtre Français qu'une froide effigie, qu'une représentation toute artificielle de ce magnanime Henri dont la nation idolâtre le souvenir ; mais à l'entrée de *Monsieur*, c'étoit son sang, son successeur, son image ; et quelle loyale bonté dans le prince ! quelle expansion vraie, quelle candeur d'amour et de confiance dans le peuple ! Oh ! qu'il y a loin de cette extase naïve aux transports apprêtés des triomphes de commande, et que le sceau des sentimens naturels est facile à reconnoître ! Pourquoi MONSIEUR n'a-t-il pas pu entendre ces mots simples mais si profonds dans leur simplicité, qui peignent le peuple et qui donnent la mesure de son bonheur ! “ Comme il ressemble à Henry IV. disoit l'un ; c'est notre bon Henri lui-même.” “ Voyez, disoit un autre, il a l'air bien content de se retrouver avec nous ; il rit.” Pauvres Parisiens ! depuis vingt-cinq ans, vous aviez oublié le sourire des Rois ! “ Grâces au ciel, disoit un troisième, nous aurons des Rois français !” Oui, nous aurons des Rois français ! Le voilà, en effet, ce type national de traits, d'esprit, de caractère qui ne s'effacera plus, que nous conserverons avec d'autant plus d'amour que nous l'avons méconnu quelque temps ! Oui, nous aurons des Rois français ! Confondons toutes nos idées, tous nos sentimens, dans cette idée, dans ce sentiment unique ! Aimons nos princes comme ils nous aiment, comme ils sont dignes d'être aimés ; aimons-les d'autant mieux qu'ils ont, beaucoup soufferts loin de nous, et que leur cœur a besoin de toutes nos consolations, qu'il relame toute notre sensibilité ; mais imitons les bien dans leur généreux oubli de toutes les fautes ; n'altérons pas la félicité publique du souvenir de nos dissensions ; ne tourmentons pas notre repos d'inquiétudes volontaires ; les premiers jours de ce mois de miracles embrassent des siècles : le passé est si loin qu'il n'appartient plus qu'à l'histoire, et le bonheur tient tant de place aujourd'hui dans le cœur d'un bon Français, qu'il n'en reste plus pour la haine. CH. NODIER.

#### ORDRE DU JOUR.(1)

Fontainebleau, 4 Avril, 1814.

L'Empereur remercie l'armée de l'attachement qu'elle lui a montré, et principalement, de ce qu'elle a reconnu que c'étoit lui qui représentait la nation, et non le peuple de la Capitale. Le Soldat suit la fortune de

(1) Cette pièce n'est pas dans les papiers français ; elle se trouve dans un journal de Bremen.

son général : son honneur est sa conscience. Ce ne sont pas de pareils sentimens que le Duc de Raguse a inspirés à ses compagnons d'arme : il a joint les alliés. L'Empereur ne peut approuver les motifs qui l'ont engagé à cette démarche : il ne peut accepter la vie et la liberté, comme le don d'un sujet. Le Sénat s'est permis de disposer du gouvernement de la France ; il a oublié que c'est à moi seul qu'il doit un pouvoir dont il abuse aujourd'hui. J'ai sauvé une partie de ses membres des orages de la révolution ; j'ai élevé l'autre de la poussière à la grandeur ; je les ai protégés tous contre la haine de la nation. Le Sénat, pour me renverser, en appelle aux articles de la constitution : il ne rougit pas de me faire des reproches qui doivent retomber sur lui, puisque, comme premier corps de l'Etat, il a participé à tous les événemens.—Il a osé faire entendre que l'Empereur avait falsifié des documents officiels ; lorsque tout le monde sait qu'il n'eut jamais occasion d'employer un pareil artifice : un mot, un signe de lui, suffisait au Sénat, qui allait toujours au-delà de ce qu'on lui demandait. L'Empereur a toujours été disposé à écouter les conseils de ses ministres, et il s'attendait que, dans les circonstances présentes, ses mesures auraient eu leur soutien et leur approbation. Si par excès de zèle, l'exagération s'est quelquefois glissée dans les discours et les adresses publiques, l'Empereur peut certainement y avoir été trompé : mais ceux qui ont tenu un tel langage ne doivent-ils pas se reprocher les conséquences de leur flatterie.—Le Sénat n'a pas honte de parler des libelles faits contre les puissances étrangères, lorsqu'il sait que tous ces libelles sont sortis de son propre sein.—Tant que la fortune a resté fidelle à leur Souverain, ces gens là se sont bien gardé de laisser échapper de leurs levres un seul mot contre les abus du pouvoir.—Si l'Empereur a témoigné quelque mépris pour les hommes, comme on le lui reproche, l'Univers sait aujourd'hui s'il avait raison de le faire.

L'Empereur tient sa dignité de Dieu et de la Nation : Dieu et la Nation ont seuls le droit de la lui ôter. Il l'a toujours considérée comme un fardeau ; et il n'en a accepté la charge, que dans la conviction que lui seul, alors, pouvait le supporter, d'une manière convenable aux intérêts et à la gloire de la France.—Sa fortune fait sa destinée.—Aujourd'hui que sa fortune l'abandonne, rien ne pourrait l'engager à garder le trône, que le vœu bien prononcé de tout le peuple.—Si lui seul est l'obstacle qui retarde la paix, il se sacrifie de bon cœur pour la France ; et il a envoyé à Paris le prince de Moskwa, les ducs de Vicence et de Tarente, pour entrer en négociation. Au reste, l'armée peut être tranquille ; je ne mettrai jamais son honneur en opposition avec le bonheur du peuple.

NAPOLÉON.